

Dieu : personnage de roman

Dostoïevski

● ● ● Gérard Joulé, Lausanne

Collectif,
« *La Légende du*
Grand Inquisiteur »
de Dostoïevski,
L'Age d'Homme,
Lausanne 2005, 370 p.

Un homme qui lit l'Evangile pour la première ou pour la millième fois est saisi d'une peur et d'une joie démentes. C'est cette peur, cette joie et cette démente qu'on retrouve dans chaque page, sous chaque mot écrits par Dostoïevski. Cette joie et cette terreur sont parfois telles que celui qui les éprouve se sent obligé de bouffonner. A côté de ses pécheurs et de ses saints, Dostoïevski a créé d'inoubliables figures de bouffons dont le vieux Karamasov est l'exemple le plus abouti. Un personnage de Dostoïevski est comparable à un homme qui, venant de perdre une jeune épouse qu'il adorait et qui, s'apprêtant à conduire son cercueil au cimetière, rencontre en sortant de chez lui un inconnu qui lui demande de lui fournir les preuves de l'existence de Dieu. Aussitôt le voilà qui oublie sa jeune femme morte, son chagrin et les convenances et qui, en compagnie de l'inconnu, se rend au cabaret le plus proche pour discuter avec lui de ce problème de l'existence de Dieu et de celui de l'immortalité de l'âme qui lui brûle davantage la cervelle que ne le ferait une balle de pistolet. Pour un intellectuel russe du XIX^e siècle de la trempe de Dostoïevski, la question de savoir si Dieu existe et si l'âme est immortelle est absolument capitale. Elle est même la seule qu'un être humain digne de ce nom doit se poser. Et corollairement la possibilité ou non pour

l'homme de justifier les voies d'un Dieu qui permet, par exemple, le martyr d'un enfant innocent. Ce qui est tout autre chose, convenons-en, que de « croire » une fois pour toutes en un vague bon Dieu qu'on identifierait à la marche inéluctable des sociétés vers la paix et l'harmonie universelle, avec un happy end obligatoire au bout de sa course terrestre pour l'humanité en masse, sauvée collectivement. Mais est-il encore besoin de « salut » si l'évolution des sociétés vers le Bien (identifié à Dieu) est inéluctable ? Ce serait insulter le Dieu transcendant, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et non celui des philosophes, en le noyant dans une immanente bouillie sans nom. Tel n'est évidemment pas le Dieu dont discutent fiévreusement devant une bouteille de vodka et un pistolet chargé les personnages de Dostoïevski. Leur dieu ou leur non-dieu ne saurait être qu'une personne. Tel n'est d'ailleurs pas non plus le maître sévère dont le Christ dessine avec une effrayante précision les traits dans les Evangiles, notamment quand il dit de lui : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais craignez celui qui après avoir tué le corps a le pouvoir d'envoyer l'âme à la géhenne » et qui viendra à la fin des temps trier le bon grain de l'ivraie et séparer les brebis des boucs. Je ne suis d'ailleurs pas absolument certain que cette vision du Jugement der-

nier trouve crédit auprès d'un esprit comme celui de l'auteur des *Frères Karamasov* et qu'il ait accepté de bonne grâce l'idée des peines éternelles des damnés dont saint Thomas d'Aquin, le docteur de l'Eglise, disait qu'elles accroissaient la félicité des élus.

Héroïsme ou soumission

Dans son dernier roman, *Les Frères Karamasov*, l'un des trois frères, Ivan - celui justement qui rend son billet à l'auteur d'un monde où le martyre d'un enfant innocent est non seulement chose possible mais chose réelle -, imagine une fable, une sorte d'allégorie à laquelle il donne le nom de *La Légende du Grand Inquisiteur*.¹

Ivan Karamasov tient à son frère Aliocha à peu près le discours suivant. Un jour viendra, dit-il, où la sagesse et les sciences humaines proclameront l'inexistence du Mal et par conséquent du péché, affirmant qu'il n'y a en réalité que des affaiblis. « Nourrissez les hommes, remplissez leurs ventres et vous ferez disparaître le mal de la terre », dit le Grand Inquisiteur au Christ revenu sur terre. C'était là, rappelons-nous, le discours type des socialistes du XIX^e siècle. Nourrissez les hommes, remplissez leur ventre et après, mais après seulement, vous pourrez leur parler de Dieu.

« Je veux vous rendre libres », a dit le Christ. Mais en proclamant cette liberté de choisir entre le bien et le mal, Jésus a établi la responsabilité de l'homme. Il a condamné l'homme aux tortures de la conscience. Il lui a réservé tout un appareil de tortures où les remords, les tentations, les espoirs s'enchevêtrent inextricablement. La liberté est inconcevable sans cette souffrance et sans ce combat. Sans l'héroïsme donc. La liberté ne s'achète que par la douleur. Le christianisme est d'abord la religion de la douleur et du combat. Un combat non pas en vue d'un repos final mais en vue d'autres combats et d'autres luttes. Nietzsche l'a peut-être un peu trop oublié. Le surhomme, c'est le saint. C'est l'homme nouveau.

Dostoïevski



1 • Nous nous réservons de parler dans un article ultérieur de deux grands penseurs russes, Leontiev et Rozanov, qui se sont exprimés en leur temps sur la problématique de *La Légende du Grand Inquisiteur*, telle que Dostoïevski l'a développée dans son roman *Les Frères Karamasov*.

Ainsi l'homme se trouve placé en face du dilemme : ou la liberté dans les tortures morales ou le bien-être dans la soumission. Le Grand Inquisiteur a choisi pour lui. Le Christ, affirme-t-il, a surestimé les forces de sa créature en lui imposant l'épreuve de la liberté. « Avais-tu oublié que l'homme préfère le repos, la mort même, à la liberté de distinguer entre le bien et le mal ? »

La grande fin de l'homme, c'est d'être heureux, et c'est à l'Eglise d'organiser son bonheur terrestre. L'Eglise aime l'homme mieux que ne l'a fait le Christ qui l'a chargé d'un fardeau trop lourd pour ses épaules.

Ce combat, cette noblesse, cette sainteté ne peuvent être l'apanage que de quelques élus. Le Christ a prêché un évangile trop aristocratique. Or une religion s'adresse à la masse, au troupeau. Il faut donc qu'elle propose un mode de vie susceptible d'être pratiqué par la masse. Il faut qu'elle apporte le réconfort aux imbéciles, aux vicieux, aux malades. Il faut qu'elle soit à la portée des derniers échantillons humains. Or le Grand Inquisiteur prend soin du troupeau. Il lui promet non plus le pain céleste mais le pain terrestre. « Tu lui as promis le pain céleste, dit-il en s'adressant au Christ, mais peut-il se comparer au pain de la terre aux yeux de cette race humaine faible, éternellement vicieuse et éternellement ingrate ? Nous, ce sont les faibles qui nous sont chers. »

L'Eglise trahit Dieu

Cette religion du pain terrestre, c'est le socialisme athée. On comprend mieux en lisant ce texte comment, ayant une fois adhéré à l'idée socialiste, il est impossible de revenir au christianisme héroïque prêché par le Christ. Le Grand Inquisiteur proclame le règne des bonheurs médio-

gres contre les grandes aspirations de l'esprit. Il corrige l'œuvre du Christ. Il la fonde sur le pain terrestre et sur l'autorité. « Et les hommes se sont réjouis d'être de nouveau menés comme un troupeau et délivrés de ce don funeste qui leur causait tant de tourments. »

Au lieu d'être la religion d'une élite, le christianisme devient la religion de tous. L'Eglise trahit Dieu pour l'amour de l'homme. Elle se sert du Christ pour couvrir un ordre non plus spirituel mais social. Elle établit le communisme chrétien. Elle formule des devoirs précis, des explications bourgeoises, des promesses de vie éternelle pour rassurer ses ouailles. Elle diminue Dieu et ensorcelle la masse. L'Eglise renie le Christ tout en prônant son œuvre. Elle est le dernier refuge de l'athéisme.

C'est la théocratie catholique qui, selon Dostoïevski, est coupable d'avoir confisqué la parole du Christ à des fins impérialistes. Mais l'orthodoxie byzantine peut être taxée du même crime. Et toute organisation ecclésiastique, qu'elle soit monocéphale, acéphale ou pluricéphale, mérite en fait le reproche de césarisme.

Tout au long de son histoire, l'Eglise a lutté contre la tentation de renier la liberté de l'esprit. Car rien n'est moins conforme à la nature de l'homme que cette liberté. Or c'est à cette foi libre, incompréhensible, inadmissible logiquement, inintelligible à l'esprit humain, que nous convie Dostoïevski. « Dieu n'est rien de ce monde. » Il ne peut être qu'une énigme.

Ne sont vraiment dignes d'intérêt en littérature que l'œil d'un chroniqueur qui décrit les monstres qu'il voit, comme Tacite, Suétone ou Saint-Simon, un philosophe qui détruit la philosophie, comme Pascal ou Kierkegaard, ou qui la nettoie comme Wittgenstein, ou un romancier qui invente des personnages comme ceux de Dostoïevski. Tout le reste est de la bibine.

Nous sommes chez le grand Russe dans un conflit d'idées. Nous vivons chez lui dans un monde où on ne mange plus, où on ne boit plus, où on ne dort plus, où de multiples événements s'entassent en quelques heures, où des presciences terribles visitent les cœurs humains, où le jour et la nuit se confondent et où chacun parle en tremblant de peur pour se convaincre lui-même plus que pour convaincre les autres. Le désordre est partout, partout aussi est l'inquiétude. Ce qui torture les êtres, ce ne sont pas la maladie ou le souci du lendemain, c'est Dieu. Par l'obligeance de leur auteur, ils sont débarrassés du quotidien pour être placés nus en face du Mystère.

Péché et sainteté

Sans ces deux personnages de roman que sont Dieu et le Diable - je parle de Dieu et du Diable non pas comme de simples idées mais comme des volontés agissantes -, la liberté humaine n'existerait pas, l'homme serait réduit à la psychologie, car le mystère de l'homme, sa grandeur et sa liberté, c'est précisément de n'être pas explicable. Sa grandeur est d'être le théâtre où le Bien et le Mal se livrent bataille. Sa grandeur, c'est de participer lui-même à ce combat.

Si le Mal était vaincu par le Bien, le Bien disparaîtrait. Il n'existe que dans ce corps à corps avec le Mal. Toute chose n'existe que si elle a un ennemi à combattre. Et voilà comment Dostoïevski se trouve être le plus nietzschéen de tous les romanciers chrétiens.

On pourrait croire que le conflit chez Dostoïevski est purement cérébral. Il n'en est heureusement rien. La luxure chez lui est le fond de l'homme, rien ne s'abaisse et ne grandit qu'elle n'ait auparavant touché de sa bouche enflammée. Celui d'entre nous qui n'a jamais « aimé une

femme, le corps d'une femme, une partie du corps d'une femme », celui-là seul est incapable de tant s'enfoncer dans l'abjection qu'autour de lui tout semble jaillir en eau rafraîchissante, ou de s'élever dans l'orgueil de se répandre et de rayonner de l'esprit qu'autour de lui tout semble éteint et misérable.

Pas un religieux athée, pas un saint, pas un artiste, pas un fauve qui n'ait été ou ne soit luxurieux. Pas un saint qui n'ait été ou ne soit pécheur. Pas un saint qui n'ait péché terriblement, avec hardiesse et volupté. Celui-là seul crée de la vie qui est capable de tuer par luxure ou de résister à l'envie de tuer par luxure pour accroître son pouvoir. Seuls ceux qui ont péché seront pardonnés. Seuls ceux qui ont fait le mal verront Dieu. Mais ceux qui ont cru pouvoir l'expliquer ne le verront pas. Ceux qui ont cru que deux et deux font quatre.

Voilà donc le romancier et voilà les livres qui pardonnent. Fous qui courez sur les routes, les mains rougies de sang, à la recherche d'une femme et qui demandez de vous absoudre au pauvre homme qui vous conduit, exaltés qui aimez un être et voulez par orgueil en conquérir un autre, débauchés qui demandez à une jeune fille de chercher chez vous l'argent qui sauvera son père et le lui donnez sans toucher à sa robe, ivrognes qui marchez en trébuchant sur la ligne qui rapproche le Bien du Mal, c'est à votre dégradation que la splendeur du monde doit de se révéler dans la courte illumination de quelques-uns de vos actes, alors que celui qui n'a jamais péché ne pourra l'entrevoir. Car celui qui n'a pas péché ne pourra être pardonné et que c'est de l'ancien pécheur qu'est fait le saint nouveau.

G. J.